

## Éros philosophe

*Jadis notre nature n'était pas ce qu'elle est à présent, elle était bien différente. D'abord, il y avait trois espèces d'hommes, et non deux, comme aujourd'hui : le mâle, la femelle et, outre ces deux-là, une troisième composée des deux autres ; le nom seul en reste aujourd'hui, l'espèce a disparu. C'était l'espèce androgyne qui avait la forme et le nom des deux autres, mâle et femelle, dont elle était formée ; aujourd'hui elle n'existe plus, ce n'est plus qu'un nom décrié. De plus chaque homme était dans son ensemble de forme ronde, avec un dos et des flancs arrondis, quatre mains, autant de jambes, deux visages tout à fait pareils sur un cou rond, et sur ces deux visages opposés une seule tête, quatre oreilles, deux organes de la génération et tout le reste à l'avenant. Il marchait droit, comme à présent, dans le sens qu'il voulait, et, quand il se mettait à courir vite, il faisait comme les saltimbanques qui tournent en cercle en lançant leurs jambes en l'air ; s'appuyant sur leurs membres qui étaient au nombre de huit, ils tournaient rapidement sur eux-mêmes. Et ces trois espèces étaient ainsi conformées parce que le mâle tirait son origine du soleil, la femelle de la terre, l'espèce mixte de la lune, qui*

*participe de l'un et de l'autre. Ils étaient sphériques et leur démarche aussi, parce qu'ils ressemblaient à leurs parents ; ils étaient aussi d'une force et d'une vigueur extraordinaires, et comme ils avaient de grands courages, ils attaquèrent les dieux, et ce qu'Homère dit d'Éphialte et d'Otos, on le dit d'eux, à savoir qu'ils tentèrent d'escalader le ciel pour combattre les dieux.*

*Alors Zeus délibéra avec les autres dieux sur le parti à prendre. Le cas était embarrassant : ils ne pouvaient se décider à tuer les hommes et à détruire la race humaine à coups de tonnerre, comme ils avaient tué les géants ; car c'était anéantir les hommages et le culte que les hommes rendent aux dieux ; d'un autre côté, ils ne pouvaient non plus tolérer leur insolence. Enfin Jupiter, ayant trouvé, non sans peine, un expédient, prit la parole : « Je crois, dit-il, tenir le moyen de conserver les hommes tout en mettant un terme à leur licence : c'est de les rendre plus faibles. Je vais immédiatement les couper en deux l'un après l'autre ; nous obtiendrons ainsi le double résultat de les affaiblir et de tirer d'eux davantage, puisqu'ils seront plus nombreux. Ils marcheront droit sur deux jambes. S'ils continuent à se montrer insolents et ne veulent pas se tenir en repos, je les couperai encore une fois en deux, et les réduirai à marcher sur une jambe à cloche-pied ».*

*Ayant ainsi parlé, il coupa les hommes en deux, comme on coupe des alizes pour les sécher ou comme on coupe un œuf avec un cheveu ; et chaque fois qu'il en avait coupé un, il ordonnait à Apollon de retourner le visage et la moitié du cou du côté de la coupure, afin qu'en voyant sa coupure l'homme devînt plus modeste, et il lui commandait de guérir le reste. Apollon retournait donc le visage et, ramassant de*

*partout la peau sur ce qu'on appelle à présent le ventre, comme on fait des bourses à courroie, il ne laissait qu'un orifice et liait la peau au milieu du ventre : c'est ce qu'on appelle le nombril. Puis il polissait la plupart des plis et façonnait la poitrine avec un instrument pareil à celui dont les cordonniers se servent pour polir sur la forme les plis du cuir ; mais il laissait quelques plis, ceux qui sont au ventre même et au nombril, pour être un souvenir de l'antique châtiment.*

*Or, quand le corps eut été ainsi divisé, chacun, regrettant sa moitié, allait à elle ; et, s'embrassant et s'enlaçant les uns les autres avec le désir de se fondre ensemble, les hommes mouraient de faim et d'inaction, parce qu'ils ne voulaient rien faire les uns sans les autres ; et quand une moitié était morte et que l'autre survivait, celle-ci en cherchait une autre et s'enlaçait à elle, soit que ce fût une moitié de femme entière — ce qu'on appelle une femme aujourd'hui —, soit que ce fût une moitié d'homme, et la race s'éteignait.*

*Alors Zeus, touché de pitié, imagine un autre expédient : il transpose les organes de la génération sur le devant ; jusqu'alors ils les portaient derrière, et ils engendraient et enfantaient non point les uns dans les autres, mais sur la terre, comme les cigales. Il plaça donc les organes sur le devant et par là fit que les hommes engendrèrent les uns dans les autres, c'est-à-dire le mâle dans la femelle. Cette disposition était à deux fins : si l'étreinte avait lieu entre un homme et une femme, ils enfanteraient pour perpétuer la race, et, si elle avait lieu entre un mâle et un mâle, la satiété les séparerait pour un temps, ils se mettraient au travail et pourvoiraient à tous les besoins de l'existence.*

*C'est de ce moment que date l'amour inné des hommes les uns pour les autres : l'amour recompose l'antique nature, s'efforce de fondre deux êtres en un seul, et de guérir la nature humaine.*

*Chacun de nous est donc comme une tessère d'hospitalité<sup>1</sup>, puisque nous avons été coupés comme des soles et que d'un nous sommes devenus deux ; aussi chacun cherche sa moitié.*

Platon (428-348 av. J.-C.), *Le Banquet* (385 ?),  
189d-192d (discours d'Aristophane), trad. E. Chambry,  
© Garnier Flammarion, Paris, 1964.

Le discours d'Aristophane, dont ce texte constitue la majeure partie, est le quatrième discours du *Banquet* de Platon, qui en compte sept en tout. Phèdre, Pausanias, Éryximaque, Aristophane donc, puis Agathon, Diotime (qui parle par la bouche de Socrate), Alcibiade enfin, ces sept personnages se relaient tout au long du dialogue, et rivalisent d'adresse oratoire pour faire l'éloge du dieu Éros. Phèdre commence par un éloge classique : de tous les dieux, l'Amour est non seulement le plus ancien (il n'a ni père, ni mère), mais encore le plus auguste (il fait le plus de bien aux hommes, inspire le courage et le dévouement). Pausanias critique alors Phèdre dans son discours : on ne saurait considérer un seul amour, mais deux en réalité : l'Aphrodite populaire, du côté du corps,

---

1. La tessère d'hospitalité (*symbolon*) consistait en un osselet partagé en deux parties. On en gardait une, on donnait l'autre à son hôte au moment du départ. Le rapprochement des deux moitiés permettait plus tard aux mêmes personnes ou à leurs descendants de se reconnaître et de renouer les liens d'hospitalité (*Note du traducteur*).

et l'Aphrodite céleste, du côté de l'âme ; ajoutons qu'en soi, l'amour n'est ni beau ni laid : pratiqué honnêtement, il est beau, malhonnêtement, il est laid. Éryximaque élargit ensuite la définition binaire de l'amour à l'ensemble des phénomènes naturels, régulés selon une harmonie des contraires : en médecine, gymnastique, musique, astronomie... — telle est la puissance universelle de l'amour.

Vient alors Aristophane, précédemment empêché de parler à cause d'un hoquet imprévu ; tout se passe comme si le hoquet était venu retarder, et donc faire attendre, à la manière d'un coup de théâtre, un discours plus original que les autres. C'est ainsi qu'Aristophane commence par critiquer vivement les discours précédents : qu'Éros soit une puissance d'attraction, soit, mais personne n'a tenté d'expliquer cette puissance ! D'où le recours au mythe de l'androgynie : à l'origine existaient trois sortes d'hommes (l'homme double, la femme double, et l'androgynie, tous trois de forme ronde, avec quatre bras, quatre jambes, deux visages) ; coupés en deux par la punition de Zeus, chaque demi-homme ou demi-femme n'a dès lors de cesse de rechercher leur « moitié » originelle, elle-même homme ou femme... Ainsi résumé, le mythe paraît simple ; on verra précisément toute la profondeur d'interprétation qu'il recèle.

D'emblée pourtant, ce serait une erreur de prendre ces sept discours — dont celui d'Aristophane ici présent —, comme des entités parfaitement autonomes, en oubliant le prologue qui leur confère à la fois leur unité et leur condition d'énonciation. Ce prologue est d'ailleurs

suffisamment complexe, et a dérouté plus d'un lecteur bien intentionné, apprenti philosophe à qui on avait gentiment recommandé la lecture du *Banquet* (saine recommandation au demeurant). Dans ce prologue, Apollodore raconte à son ami qu'on lui a déjà demandé de raconter le banquet d'Agathon et Socrate à Athènes, d'où il était malheureusement absent ; il raconte donc, par défaut et par procuration, ce qu'Aristodème lui a raconté au sujet de ce fameux banquet. Le lecteur non prévenu se trouve ainsi, au début du dialogue, face au procédé narratif des discours enchâssés, et ce sur trois niveaux :

- 1°) situation de conversation : à la demande de son ami, Apollodore rapporte :
- 2°) le récit du banquet que lui a fait Aristodème, qui lui-même rapporte :
- 3°) les différents discours qui composent le banquet dans son ensemble...

Pourquoi une telle superposition de discours ? Peut-être pour évoquer l'oralité même de l'enseignement de Socrate, tant la parole est censée circuler d'un disciple à un autre... Mais peut-être également pour suggérer, comme le dira à sa manière La Rochefoucauld, qu'« il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour » (maxime 36). L'amour, c'est d'abord et avant tout ce dont on parle, ce dont on ne cesse de parler. Et s'il est vrai que tout mythe est parole à distance, alors cette remarque est d'autant plus valable pour le « mythe de l'androgynie », que développe ici Aristophane (sans oublier que Socrate lui-même ne

parle jamais ici que sous le nom, sous le masque de Diotime). « Jadis notre nature n'était pas ce qu'elle est à présent... ». Toute la question du mythe chez Platon est là : et si le mythe était capable de dire *indirectement* la vérité ? Et si la vérité exigeait parfois des voies obliques pour être révélée ? C'est donc volontairement que nous commençons ici par un mythe : la vérité de l'amour demande d'abord un détour. Encore cette vérité elle-même sera-t-elle relative à un discours.

Ce mythe est *le* mythe même de l'amour-fusion, dont on trouvera maints prolongements dans l'histoire de l'amour en Occident<sup>1</sup>. Le discours d'Aristophane est en quelque sorte la version « mythique » de la *rencontre* amoureuse, elle-même volontiers mythique (voir par exemple comment André Breton, dans *L'Amour fou*, à la fois reconnaît le hasard comme au fondement même de la rencontre, et en vient par conséquent à déifier le hasard lui-même). Ce mythe tire manifestement sa force propre d'un passé censé expliquer la force même de l'amour présent. Ce désir d'amour-fusion vécu avec la personne élue (« chacun cherche sa moitié », afin de « fondre deux êtres en un seul ») s'explique en effet systématiquement par le passé : « l'amour recompose l'antique nature ». Tout se fonde sur l'unité perdue. Et l'incroyable force de ce mythe est là : ce qui nous semble aujourd'hui la nature même (par exemple, « marcher tout droit sur deux jambes ») a en fait une autre origine cachée,

---

1. Cf. D. de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*, UGE 10/18, 1977.

surnaturelle ou plutôt sous-naturelle (avant, « ils tournaient rapidement sur eux-mêmes », en faisant la roue comme les saltimbanques). Avant d'être plats comme des soles, nous étions ronds comme des boules ; avant d'avoir un visage, deux mains, deux pieds comme tout le monde, nous en avons exactement le double ; avant d'avoir un sexe déterminé, nous en avons deux, distincts ou indistincts (masculin/féminin, masculin/masculin, féminin/féminin) ; avant d'être eux, nous étions un. Platon, en faisant parler Aristophane, va même jusqu'à nous donner des détails de notre anatomie « actuelle » comme preuve de l'ancienne : le nombril, par exemple, n'est pas la trace de l'accouchement, une fois coupé le cordon ombilical, mais le « souvenir de l'antique châtement », qui dut couper en deux « ce qu'on appelle à présent le ventre » (procédé mythique de déplacement du nom qu'on retrouve dans la formule : « ce qu'on appelle une femme aujourd'hui »). En un mot, il se pourrait bien que ce mythe soit d'autant plus convaincant qu'il est délirant — selon ce que Lacan nomme, dans son long commentaire, « la dérision de la sphère<sup>1</sup> ».

Mais le délire a sa logique : la raison de l'amour présent gît donc dans un passé mythique. Il faut bien voir maintenant que ce rapport passé/présent s'articule en fait selon un véritable récit à épisodes, dont on néglige trop souvent les rebondissements (parce qu'il arrive qu'on coupe le texte à cet endroit) : le premier rebondissement

1. J. Lacan, *Le Séminaire VIII, Le Transfert* (1960-1961), Seuil, 1991, titre du chap. VI. Ce commentaire du *Banquet* nous en apprend à vrai dire beaucoup plus sur Lacan que sur Platon.